

Tourisme mondial et identité locale à Sumba (1) : une culture en sursis ?



Pasunga, Sumba-Ouest



Kaliuda, Sumba-Est

A l'est de Bali, Sumba n'est pas seulement une autre île indonésienne, une de plus, non... c'est surtout un autre monde, écartelé entre une modernité vorace et une tradition féroce. Un univers aussi qui ne se visite pas comme un safari bien huilé mais se vit d'abord comme une expérience privilégiée. Connue sous l'appellation « île du Santal » (*cendana*) sur les cartes des navigateurs européens dès la fin de l'époque médiévale, Sumba comprend, en dehors des Sumbanais d'origine, un vaste panel des populations de l'ensemble de l'archipel indonésien : Bugis, Bajos, Chinois, Javanais, et migrants des îles voisines de Sumbawa, de Florès, de Timor et de Sawu notamment. Cette diversité reflète l'ambiance qui règne dans l'île et se confirme sur les visages des habitants rencontrés en chemin, au marché, au village. Et à bord du minibus local ou à cheval, les deux moyens de locomotion les plus prisés à Sumba. Méconnue et mystérieuse, voire méprisée ou crainte par les citadins ou les officiels indonésiens, l'île de Sumba est en quelque sorte un bout du monde tant pour les nationaux que pour les visiteurs étrangers. Une île sous le vent, belle et rebelle, qui déroute et qui intrigue. Une certaine catégorie de touristes est fascinée par la promesse d'ensauvagement qui les y attend...

Dès 1926, l'écrivain Aldous Huxley comparait le touriste au lecteur de petites annonces : « Il veut, pour son argent, ce que personne n'a eu. Tout le monde a été à Rome, mais peu de gens sont allés à Nepi. Java est bien connue, mais qui a atterri à Ternate ou à Lombok ? C'est bien agréable de pouvoir, dans un salon, là-bas, en Occident, se lever et dire avec négligence : 'Dernièrement, quand j'étais au centre de la Papouasie...' » (Huxley, 2005 : 174). Huit décennies plus tard, en dépit des

bouleversements considérables sur la planète, rien n'aurait donc vraiment changé, et Sumba est justement l'avant-poste de la Papouasie... Hier comme aujourd'hui. Mais, « massification » et « démocratisation » du tourisme obligent, la menace de folklorisation de la culture sumbanaise se fait aussi plus manifeste.

L'île de Sumba, se situe en Indonésie orientale, entre les îles de Bali et de Timor. Large de 70 km et longue de 200 km, elle intègre la région de Nusa Tenggara ou les petites îles de la Sonde. Sumba est divisée en deux régions relativement distinctes : Sumba Barat (ouest) et Sumba Timur (est). Mais, administrativement, l'île de Sumba est aujourd'hui divisée en quatre *kabupaten* (districts) : ouest, sud-ouest, centre et est.



Deux villages traditionnels dans l'extrême ouest de l'île

L'est de l'île, plus aride, avec sa capitale régionale Waingapu, est connue pour ses textiles traditionnels et plus fréquenté de longue date tant par les touristes que les marchands. L'ouest, plus « sauvage », a su, pour l'instant du moins, préserver assez solidement ses coutumes et ses croyances locales. L'ouest est également plus peuplé que l'est, Sumba Ouest comprend en 2004 une population s'élevant à 390.000 habitants, la population totale de l'île approchant les 570.000 âmes (Kantor Statistik, 2004). Un chiffre qui grimpe à 685.000 habitants pour le dernier recensement de 2010. Le tourisme international rechigne à promouvoir cette destination et, pour l'instant, les voyageurs indépendants sont les plus nombreux à tenter l'aventure. Entre 1999 et 2003, le nombre annuel de touristes étrangers arrivés à Sumba Ouest a oscillé entre un minimum de 617 (en 2001) à un maximum de 1964 visiteurs (en 2000), pas vraiment – apparemment – de quoi s'inquiéter quant à l'irruption d'un tourisme de masse (Dinas Pariwisata, 2004)...



A l'est comme à l'ouest des plages superbes sur presque tout le littoral...

Pourtant, et ces récentes années ont encore accentué le processus, des signes avant-coureurs apparaissent dans l'aménagement des nouvelles structures hôtelières, l'intérêt pour des tours opérateurs occidentaux ou installés à Bali, le succès actuel d'un tourisme de croisière qui commence à s'intéresser de (trop ?) près aux côtes sumbanaises (et dont les clients-touristes échappent aux statistiques évoquées ci-dessus), et dans l'avènement d'un tourisme douteux et peu respectueux des habitants et de leurs modes d'être et de penser. D'ailleurs, le récent « naufrage » (janvier 2012) d'un immense bateau de croisière au large de la côte italienne pourrait – utilement – servir d'exemple pour remettre en cause ce type de tourisme souvent prédateur et fort peu bénéfique aux locaux. L'avenir nous dira si cette catastrophe maritime aura été un mal pour un bien... Mais partons maintenant pour un petit tour d'horizon historique et culturel de cette terre et de ce peuple bien singuliers.



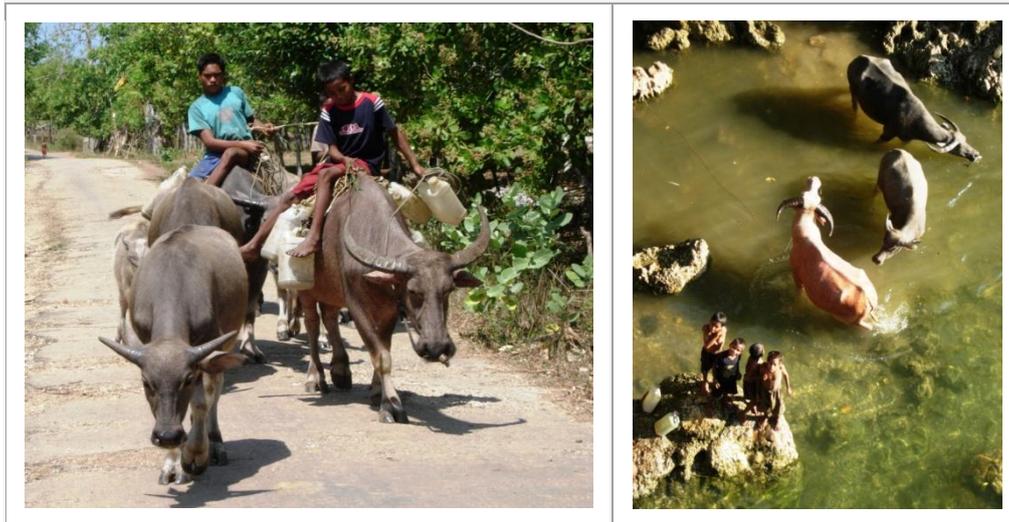
Fête dans un hameau près de Waikabubak, et vue sur le village de Parona Baroro près de Kodi

C'est un apothicaire portugais résidant à Malacca, Tomé Pires, qui le premier semble avoir noté que le bois de santal provenait des îles de Timor et de Sumba.

C'était vers 1515. Mais les premiers Européens (des Portugais) à débarquer ne viennent sur l'île que vers 1522, et leur arrivée ne bouleverse alors guère la vie et les habitudes sur place. Les choses changent avec la venue des Hollandais qui intègrent l'île de Sumba aux Indes néerlandaises en 1866. Si la colonisation politique a toujours été limitée, la colonisation religieuse a par contre été aussi fructueuse que destructrice. Les Portugais ont laissé un héritage catholique tandis que les Hollandais ont propagé le protestantisme. Cela se ressent de nos jours : si autour de 20% de la population sumbanaise, surtout à l'ouest, dit encore pratiquer la religion traditionnelle (*marapu*), environ 70% de la population est officiellement chrétienne, en grande majorité protestante (calviniste surtout). Une forte minorité catholique coexiste également, sans oublier des populations musulmanes qui peuplent les régions côtières. Les musulmans à Sumba s'adonnent plus volontiers à la pêche que les autochtones, beaucoup plus tournés vers les métiers liés à la terre.

Les hommes de Sumba – des cavaliers hors pair, ce que l'on peut justement constater à l'occasion des *pasola* – sont attachés à la liberté d'errer comme bon leur semble. Cette fierté légendaire s'ancre dans un passé douloureux, balancé sans arrêt entre la lutte pour la survie et la lutte contre l'esclavage. Ainsi, pour mémoire, on rappellera ici que Sumba a exporté une grande quantité d'esclaves pendant les 18^e et 19^e siècles, et que ce sinistre trafic humain, dont l'administration coloniale hollandaise s'accommodait discrètement, n'a complètement (ou plutôt presque complètement !) cessé qu'après le milieu du 20^e siècle, c'est-à-dire après l'indépendance du pays. Comme quoi aussi vivre libre n'est pas un vain dessein !

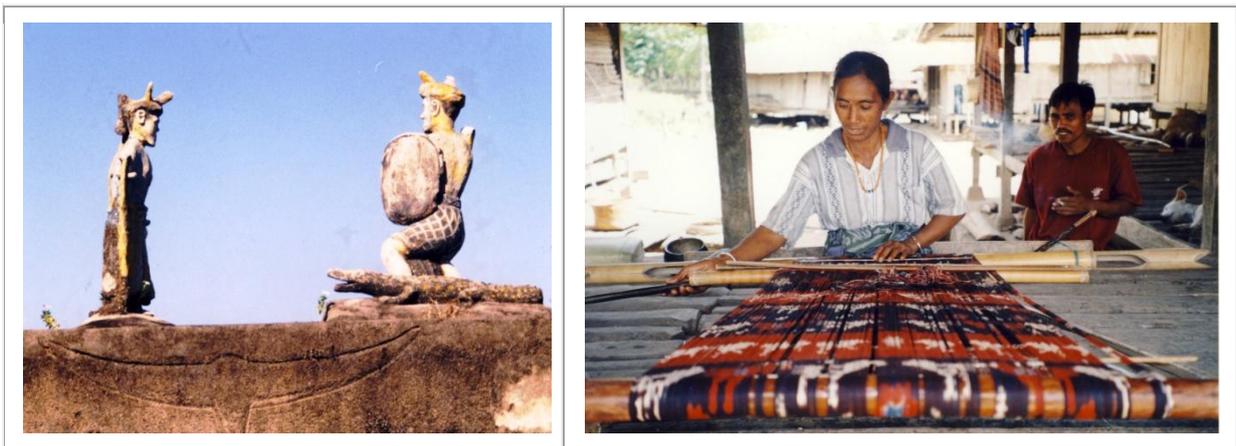
L'esprit guerrier, qu'on attribue généralement à ces hommes dignes mais réputés durs, n'a pas surgi de nulle part et n'est pas le fruit du hasard : jusqu'au XIX^e siècle et bien après encore, l'île servait de réservoir d'esclaves et de terrain de chasse pour les pillards en tout genre. La mauvaise renommée de Sumba a également endurci ses habitants qui se méfieront désormais de toute incursion étrangère : marchands arabes, chinois ou javanais, souverains esclavagistes d'Ende et de Bima, colonisateurs hollandais empressés de ne pas laisser cette terre riche en hommes (esclaves), en bétail (chevaux), et en épices très recherchées, aux autres concurrents européens. Les Sumbanais, comme tant d'autres ailleurs, font alors les frais de cette course de vitesse vers l'exploitation et la colonisation.



Dans les environs de Bondo Kodi dans l'extrême ouest de l'île

De ce fait, les rivalités claniques et autres guerres intestines deviennent plus une habitude qu'une exception, notamment dans l'ouest de l'île. Effectivement, Sumba se divise en deux parties différentes, surtout sur le plan culturel et linguistique : l'ouest abrite la région la plus traditionnelle où, par exemple, la religion *marapu* conserve le plus grand nombre d'adeptes, et c'est aussi dans cette partie que se déroulent en février-mars les célèbres *pasola*, joutes équestres réputées. Les habitants, très accueillants au demeurant, dégagent néanmoins une rudesse et un orgueil qui d'emblée peuvent étonner le visiteur de passage. Vivre sur la terre aride de Sumba n'est pas aisé et l'histoire autant que les coutumes expliquent cette dureté. Et l'arbre à crânes (*andung*) qui trône au cœur des villages devant certaines *uma* prestigieuses rappelle le temps béni – et révolu – de la chasse aux têtes. Arbre supportant les crânes des ennemis autrefois capturés, l'*andung* commémore l'ancien temps et reste aujourd'hui un important lieu spirituel. Cela dit, lorsque dans les hameaux on évoque maintenant le passé guerrier des Sumbanais, ces derniers éclatent de rire, ce qui donne mieux à voir le rouge sang du bétel qu'ils mâchent à longueur de journée... Car si certaines traditions se perdent, d'autres perdurent, tel le rituel de salutation, véritable coutume sociale, qui invite le visiteur à offrir – puis à partager avec son hôte – en guise de bienvenue, le *siri pinang*, savant mélange – très riche en symboles – de noix d'arec, de feuille de bétel et d'un peu de chaux (ou de citron vert). Mâcher le bétel signifie avant tout être adulte et responsable, être mature sur le plan sexuel et psychologique. Le bétel est une représentation phallique de l'homme, la noix d'arec symbolise les ovaires de la femme, la chaux (ou le citron vert) donnera enfin la couleur rouge qui est ici celle qui caractérise le sperme. Cracher à terre – comme cela se constate partout dans l'île – signifie ainsi féconder la terre avec son sang...

Autre caractéristique locale essentielle, la cohabitation des morts avec les vivants est au cœur du quotidien et du village. La riche tradition orale mentionne un mythique pont de pierre reliant Sumba aux îles de Florès et de Sumbawa, ainsi que des ancêtres descendus directement du ciel. La religion *marapu* est le ciment qui maintient, à l'ouest surtout, la tradition plus ou moins intacte. Ses représentants sont des chamans (*rato*) chargés de la bonne gestion du culte des *marapu*, ces dieux, ancêtres, esprits et autres forces surnaturelles qui peuvent se manifester au détour d'un chemin ou chez le voisin, dans un rocher ou chez soi. Les *marapu* sont partout et pour mieux invoquer leur protection, il importe de les combler d'offrandes, souvent des animaux sacrifiés. Durant leur passage terrestre, les *marapu* logent dans la cuisine des longues maisons claniques (*uma*), où se trouvent également les objets sacrés de la famille, notamment les fameux *ikat* (tissus), les bijoux, les boîtes à bétel, les *parang* (grands couteaux que les hommes « portent » toujours sur eux), attributs essentiels dans la vie sociale et pour les rites de passage à Sumba. La figure du cheval est omniprésente (souvent en décoration sur la tombe), étant donné que l'esprit du défunt est censé chevaucher sa monture pour rejoindre l'autre monde. De cette croyance résultent aussi, dans une moindre mesure de nos jours, les sacrifices de chevaux une fois le corps du mort dûment enfermé dans son tombeau. Jadis, des centaines de bêtes étaient sacrifiées. Depuis 1990, le gouvernement indonésien a fixé un maximum de cinq « gros animaux » offerts en sacrifice pour le défunt. Une décision qui réduit l'hécatombe sans pour autant satisfaire l'avis de certains *rato* locaux, farouches gardiens de la tradition.



Dans l'est de l'île, détail d'une sculpture ornant une tombe et tissage traditionnel de l'ikat à Kalianda

Toujours est-il que les énormes tombes mégalithiques témoignent de l'importance des funérailles à l'occasion desquelles une gigantesque quantité de biens sont dilapidés quitte pour les familles à devoir s'endetter pour mieux honorer le cher disparu. Enterré avec ses richesses et le plein de tissus, le mort est ainsi en

bonne compagnie avant de rejoindre l'au-delà. Mais sa présence n'est jamais occultée, il demeure dans l'ombre de l'*uma* de son clan, où réside la famille élargie. Les vivants cohabitent avec leurs ancêtres qui protègent et marquent le lieu de leur présence tutélaire. Dans cette société rigoureusement hiérarchisée, divisée en trois classes sociales qui rappellent quelque peu les trois ordres de la féodalité européenne, le mariage est certainement le rituel le plus important après la mort, car il soude le clan et organise les échanges. A cette occasion, les dons et contre dons affluent de la même manière que pour les funérailles. Dans la société traditionnelle sumbanaise, la politique et l'économie ne sont rien sans la culture et la religion. Et la famille bien sûr !



Réfection d'un toit d'une uma à Wainyapu et vue sur la région de Mamboro

Un monde de la coutume qui est en train de s'effriter sinon de s'effondrer, au contact de l'administration centrale indonésienne, mais aussi avec l'irruption de la mondialisation mercantile et touristique qui s'immisce jusque dans les derniers recoins de l'humanité. Déjà, l'air résigné, les « Anciens » regrettent la perte des savoirs autochtones de la part des plus jeunes, ces derniers se concentrant sur d'autres centres d'intérêts... Notre époque voit ainsi se déployer en Indonésie comme ailleurs une forme de tourisme tronqué, oscillant entre traditions ancestrales et trucages organisés, dont l'exemple emblématique est donné par le succès controversé des *pasola* à Sumba-Ouest. Tous les rites et cérémonies se voient altérés par la vague modernisatrice et les *rato* perdent peu à peu de leur aura, l'argent-roi venant lentement remplacer leur pouvoir déchu. Ainsi, le *wula podu* – principale cérémonie aux yeux de la tradition locale, rassemblant les *rato* les plus prestigieux et se déroulant le onzième mois du calendrier lunaire, grande et longue fête ponctuée d'interdits, de tabous, de prières et de sacrifices d'animaux – est

également folklorisé ou en tout cas décontextualisé depuis ces dernières années, certaines phases du rituel passant simplement à la trappe tandis que l'alcoolisme, par exemple, augmente de manière fulgurante, avec toutes les conséquences qu'on lui connaît. Les derniers Sumbanais de la tradition sont un peu à l'image des derniers Indiens des deux Amériques, les survivants ou rescapés se réfugient dans les bras de l'église et de ses gestionnaires du sacré tout en prenant bien soin de ne pas oublier leur seul compagnon : la bouteille d'alcool. Il serait désolant d'en arriver là, et certes la fatalité n'est pas de ce monde. Alors, il faudra vite réagir pour les Sumbanais pour qu'ils évitent un sort aussi peu enviable : il n'y a pas de fierté à devenir les derniers Indiens d'Indonésie... Le risque est alors aussi de se muséifier, de ne plus être que l'image de soi... à n'exhiber que pour d'autres.

Même à ses débuts, le tourisme aussi a sa part de responsabilité dans la manipulation de la mémoire. Depuis quelques années, l'île – certes traditionnellement rebelle mais terriblement fragile aussi – voit déferler sur ses plages immaculées et au cœur de ses villages ancestraux, non plus seulement des surfeurs motivés ou des ethnologues patentés, mais également des vacanciers comme tout le monde, et plus encore des journalistes, des équipes de télévision, sans oublier des stars attirés par ce bout du monde, comme par exemple le footballeur Christian Karembeu il y a quelques mois, venu pour sa part aussi pour tourner un documentaire. Par sa présence soudaine, tout ce petit monde, à commencer par les « expats » venus sur place faire des affaires (touristiques ou autres), perturbe d'abord la vie quotidienne des habitants. Déboussolés sur leur propre territoire, ces derniers, pour l'heure, réagissent peu, c'est-à-dire avec modération ou alors avec intérêt. Cela pourrait bien ne pas durer de la sorte.

Finalement, on perçoit en ces temps de réhabilitations douteuses de toute sorte (le tourisme – notamment affublé de la particule « durable » – en fait également partie), que le fameux couple modernité-mondialisation ne fabrique pas que des gagnants et des leaders, mais aussi des perdants et des dealers, qu'ils soient de drogue illicites, de tissus rares, de promesses politiques jamais tenues ou encore de religions plus ou moins révélées mais toujours révélatrices du malaise ambiant... Comme tant d'autres destinations, Sumba se trouve aussi à cette croisée des chemins.

Et voyager dans cette île, vendue comme très « authentique » par les marchands de rêves, n'est pas nécessairement un choix des plus sages pour le bourlingueur épris de respect et de dignité. Car une plongée au cœur de l'exotisme et de la pauvreté du lieu renvoie l'aventurier en herbe à s'adonner bien plus souvent

à une forme de voyeurisme malsain qu'à véritablement échanger d'heureuses expériences avec les habitants. Voyager n'est pas toujours chose aisée. Juste leçon des choses, Sumba est là pour en donner une magistrale illustration. Pour l'heure donc, si les touristes explorent tant bien que mal, les autochtones subissent bon gré mal gré. Mais puisque rien n'est durable, pas même le tourisme dit comme tel, on peut toujours espérer qu'un jour à Sumba les choses pourraient réellement changer. Au profit des populations locales évidemment...

Franck Michel



Paradoxes sumbanais : d'un côté des rires à dents déployées joliment rouges par le bétel pour accueillir le voyageur de passage et de l'autre des filles impatientes et déterminées en train d'attendre le rare touriste de passage pour lui fourguer des souvenirs bidons ou des pièces uniques du riche patrimoine familial...

Références

Dinas Pariwisata, Statistiques sur les flux touristiques, 1999-2003, Waikabubak, Sumba Barat, novembre 2004.

Huxley A., *Tour du monde d'un sceptique*, Paris, Payot, 2005 (1926).

Kantor Statistik, Document recensement 2004 de la population, Waikabubak, Sumba Barat, novembre 2004.